

noyés dans le golfe de Riga, et alors que nous tous, comme un seul homme, sommes prêts à donner nos vies pour la liberté, prêts à mourir au combat, sur mer ou sur les barricades, tu luttas pour détruire les forces de la flotte. A toi nous adressons nos malédictions. »

Ce jour-là les hommes étaient en fête, ils étaient heureux d'un grand secours financier que venaient de leur apporter leurs camarades soldats du front de Riga, et heureux de donner l'hospitalité à leurs premiers camarades étrangers. Le secrétaire du Comité m'escorta jusqu'à son bateau pilote la *République*. L'équipage entier était sur le pont, acclamant notre arrivée. Après les présentations officielles on me demanda à grands cris de faire un discours. Ma connaissance du russe était très médiocre alors et mon interprète savait très peu l'anglais. Je fus obligé de me borner à quelques banales formules révolutionnaires. Mais la seule répétition de ces nouveaux cris de guerre avait le pouvoir de charmer ces nouveaux disciples du socialisme. Le son de ces maximes prononcées avec un accent étranger provoqua un tonnerre d'applaudissements qui résonnèrent comme une salve de toutes les batteries des navires.

C'était dans ces eaux qu'avait eu lieu la rencontre historique du kaiser et du czar. Les applaudissements avaient peut-être été plus nourris (certainement pas si spontanés) que ceux qui retentirent lorsque moi, l'Américain internationaliste, j'échangeai une poignée de main avec Averishkin, le Russe internationaliste, sur le pont de ce croiseur en face des côtes de Finlande.

*Le menu d'un navire. Un club et un collège.*

Après notre fête sur le pont, nous nous rendîmes près du Comité du navire. Je fus accablé de questions innombrables sur la marine américaine depuis : « Est-ce que les officiers de la marine américaine représentent uniquement le point de vue des classes supérieures ? »

jusqu'à : « Est-ce que les bateaux de guerre américains sont aussi propres que celui-ci ? » Pendant que nous parlions on m'apporta des œufs et un beefsteack et à chaque membre du Comité on servit une grande assiette de pommes de terre. Je fis remarquer la différence de menu.

— Vous avez le repas des officiers et nous celui des marins, m'expliquèrent-ils.

— Alors pourquoi avez-vous fait une révolution ? demandai-je avec ironie.

Ils se mirent à rire :

— La Révolution nous a donné ce que nous voulions : la liberté. Nous sommes les maîtres sur notre bateau. Nous sommes maîtres de nos vies. Nous avons nos propres tribunaux. Nous pouvons aller à terre quand nous ne sommes pas de quart. En dehors du service nous avons le droit de porter des vêtements civils. Nous ne demandons pas tout à la Révolution.

Le soulèvement des travailleurs est basé d'ailleurs sur leur désir, non seulement des premières nécessités de la vie, mais d'une plus large part de ses douceurs. En traversant Helsingfors, un soir, nous ne vîmes pas dans les rues les bandes habituelles de marins. Nous nous trouvâmes soudain devant un bâtiment qui avait la façade et les dimensions d'un grand hôtel moderne. Guidés par la musique nous entrâmes dans la salle à manger. Là, dans une pièce ornée de plantes vertes et étincelante de glaces et d'argent, les dîneurs étaient assis, écoutant du Chopin et du Tchaïkowsky, que le chef d'orchestre américain entrecoupait d'un occasionnel *ragtime*. C'était un hôtel de première classe, mais au lieu de la clientèle habituelle des grands hôtels, banquiers spéculateurs, et femmes couvertes de bijoux, il était bondé de matelots bronzés de la flotte de guerre de la République russe qui avaient accaparé le bâtiment entier. Dans ces halls luxueux circulaient des marins en vareuse bleue, riant, plaisantant, discutant.